Goethe

Théâtre complet

ÉDITION ÉTABLIE PAR PIERRE GRAPPIN
AVEC LA COLLABORATION D'ÉVELINE HENKEL

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

GOETHE

Théâtre complet

ÉDITION ÉTABLIE PAR PIERRE GRAPPIN
AVEC LA COLLABORATION D'ÉVELINE HENKEL

nrf

GALLIMARD

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© *Éditions Gallimard, 1988.*

LE CAPRICE DE L'AMANT

(Die Laune des Verliebten)

Pastorale en un acte

PERSONNAGES

ÉGLÉ.
AMINE.
ÉRIDON.
LAMON.

Traduction de Jacques Porchat.

SCÈNE PREMIÈRE

AMINE, ÉGLÉ, LAMON

Amine et Églé sont assises d'un côté de la scène et tressent des couronnes. Lamon survient et apporte une corbeille de fleurs.

LAMON, *posant la corbeille*: Voici encore des fleurs.

ÉGLÉ: Bon.

LAMON: Voyez donc comme elles sont belles! L'œillet, je l'ai cueilli pour toi.

ÉGLÉ: La rose!...

LAMON: Non, mon enfant! C'eſt Amine à qui j'apporte aujourd'hui la merveille de l'année. J'aime à voir la rose dans les cheveux noirs.

ÉGLÉ: Et voilà ce qu'il faut que j'appelle obligeant et gracieux?

LAMON: M'aimes-tu depuis si longtemps sans me connaître? Je le sais parfaitement: tu n'aimes que moi seul; et ce cœur joyeux t'appartient aussi pour jamais. Tu le sais. Mais veux-tu m'enchaîner encore davantage? Quel mal y a-t-il à trouver jolies d'autres femmes aussi? Je ne te défends pas de dire: « Celui-là eſt beau, celui-ci eſt charmant, cet autre eſt enjoué. » Je promets de ne pas en être fâché.

ÉGLÉ: Ne le sois pas, et je ne me fâcherai pas non plus. Nous péchons tous deux également. J'écoute plus d'un berger avec un air affable, et tu contes des douceurs à plus d'une bergère, quand je ne suis pas auprès de toi. Il eſt facile de gouverner son cœur, mais non son caprice. Il

faut que la légèreté nous préserve de l'inconstance. La jalousie me sied moins encore qu'à toi. *(À Amine.)* Nous te faisons sourire! Que penses-tu, ma chère? Dis-le-nous.

AMINE : Peu de chose.

ÉGLÉ : Assez pour sentir mon bonheur et ton tourment.

AMINE : Comment donc?

ÉGLÉ : Comment donc? Tandis que nous jouons ensemble, que la langueur de l'amour s'enfuit devant nos rires, ton tourment commence dès que ton amant te voit. Jamais il n'y eut d'homme plus capricieux. Tu crois qu'il t'aime; oh! non, je le connais mieux. Il voit que tu obéis : voilà pourquoi il t'aime, le tyran, afin d'avoir quelqu'un à qui il puisse commander.

AMINE : Ah! Il m'obéit souvent.

ÉGLÉ : Pour commander encore. N'es-tu pas obligée de lui voler chaque regard de ses yeux? Le pouvoir que la nature a donné à nos regards pour enchanter l'homme, l'abattre, c'est à lui que tu l'as cédé, et tu dois t'estimer heureuse, si seulement il te regarde d'un air aimable. Le front ridé, les sourcils froncés, le regard sombre, farouche, les lèvres serrées; quel aimable visage il montre chaque jour, jusqu'à ce que les prières, les baisers et les plaintes aient chassé de son front cette fâcheuse bourrasque!

AMINE : Tu ne le connais pas assez; tu ne l'as pas aimé. Ce n'est pas le caprice qui obscurcit son front; un bizarre chagrin est le tourment de son cœur, et trouble, pour lui et pour moi, les plus beaux jours d'été; et pourtant, je me console, parce qu'il suffit qu'il me voie, qu'il écoute mes flatteries pour que son caprice s'enfuie.

ÉGLÉ : Ah! Voilà bien un bonheur dont on pourrait se passer! Cependant nomme-moi le plaisir qu'il ait jamais daigné t'accorder. Comme le cœur te battait quand on parlait de danse! Ton amant fuit la danse et il t'entraîne après lui, pauvre petite. Comment pourrait-il te laisser aller dans aucune fête, lui qui envie à l'herbe des prés la trace de tes pas; qui déteste comme un rival l'oiseau que tu aimes. Comment pourrait-il voir sans s'émouvoir, un autre t'entourer la taille de ses bras, et tout en évoluant dans les rondes aller jusqu'à te presser tendrement contre lui et te chuchoter tout bas des mots d'amour!

AMINE : Ne sois donc pas injuste, puisqu'il me laisse aller avec vous à cette fête, parce que je l'en ai prié.

ÉGLÉ : Eh bien ! tu verras.

AMINE : Comment ?

ÉGLÉ : Pourquoi s'est-il retiré ?

AMINE : Il aime peu la danse.

ÉGLÉ : Non, c'est une feinte. Si tu reviens joyeuse, il dira, avec un petit rire moqueur : « Vous avez eu beaucoup de plaisir ? — Beaucoup. — C'est fort bien. Vous avez joué ? — Au gage touché. — Bon ! Damétas en était ?... Et vous avez dansé ? — Autour de l'arbre. — J'aurais voulu vous voir. Il a sans doute fort bien dansé ?... Que lui as-tu donné en récompense ? »

AMINE, *souriant* : Oui !

ÉGLÉ : Tu ris !

AMINE : Ma chère, c'est tout à fait son langage !... Encore des fleurs !

LAMON : En voici. Ce sont les plus belles.

AMINE : Cependant je suis heureuse de le voir envier mes regards à tout le monde. Je vois à cette jalousie, combien mon amant m'estime, et mon petit orgueil est dédommagé de tous mes tourments.

ÉGLÉ : Mon enfant, je te plains ; on ne peut plus te sauver, puisque tu aimes la souffrance ; tu fais résonner tes chaînes et te persuades que c'est de la musique.

AMINE : Il me manque un ruban pour le nœud.

ÉGLÉ, *à Lamon* : Tu m'en as dérobé un qui m'était venu de la couronne de mai, à la fête du printemps.

LAMON : Je vais le chercher.

ÉGLÉ : Mais tu reviendras bientôt !

SCÈNE II

ÉGLÉ, AMINE

AMINE : Il n'estime guère ce que son amie lui donne.

ÉGLÉ : Je ne suis pas moi-même satisfaite des façons de mon amant. Il est trop peu sensible aux badinages de l'amour, qui, si frivoles qu'ils soient, charment un cœur délicat. Mais, mon amie, crois-moi, c'est une moindre peine d'être aimée trop peu que de l'être à l'excès. J'approuve la fidélité, mais il faut qu'elle donne à notre vie, avec une pleine sûreté, un plein repos.

AMINE : Ah ! mon amie, qu'un cœur aussi tendre est

précieux! Certes, il m'afflige souvent, mais ma douleur le touche. Me fait-il quelque reproche, commence-t-il à me tourmenter, je n'ai qu'à dire un mot, une bonne parole, aussitôt il est transformé; son humeur farouche se dissipe; il lui arrive même de pleurer avec moi quand il me voit pleurer; il tombe tendrement à mes pieds et me supplie de lui pardonner.

ÉGLÉ: Et tu lui pardonnes?

AMINE: Toujours.

ÉGLÉ: N'est-ce pas là une vie bien misérable! Pardonner toujours à l'amant, qui toujours nous offense! Travailler à gagner son amour, et n'être jamais récompensée!

AMINE: Ce qu'on ne peut changer...

ÉGLÉ: Ce qu'on ne peut changer?... Le convertir n'est point difficile.

AMINE: Comment cela?

ÉGLÉ: Je vais te l'apprendre. Ta peine, le mécontentement d'Éridon proviennent de...

AMINE: De quoi?

ÉGLÉ: De ta tendresse.

AMINE: Dont l'écho, me semble-t-il, ne devrait être que l'amour.

ÉGLÉ: Tu te trompes: sois dure et sévère, tu le trouveras tendre. Pourquoi ne pas essayer? ménage-lui une petite peine: l'homme aime la lutte et déteste la sécurité. Éridon vient-il passer une petite heure avec toi, il ne sait que trop bien qu'il réussira toujours. Le nombre de ses rivaux ne l'effraye point; il sait que tu l'aimes beaucoup plus qu'il ne t'aime. Comment ne pas rire de lui? N'ayant point de malheur, il veut se rendre malheureux. Il voit que tu n'aimes plus rien que lui sur la terre, et doute uniquement parce que tu ne lui donnes aucun sujet de doute. Qu'il lui arrive de croire que tu pourras te passer de lui, il sera furieux sans doute, mais cela ne durera pas longtemps: alors un regard le rendra plus heureux que maintenant un baiser. Fais qu'il ait lieu de craindre, et il sera heureux.

AMINE: Oui, tout cela est fort bien, mais je ne suis pas capable de le faire.

ÉGLÉ: Mais pourquoi perdre aussitôt courage? Va, tu es par trop faible... Regarde là-bas!

AMINE: Mon Éridon.

ÉGLÉ: Je m'y attendais. Pauvre enfant! Il vient, déjà tu

trembles de joie. Cela ne vaut rien. Si tu veux jamais le corriger, il te faut le voir approcher sans être émue, l'entendre sans être émue; que ton sein cesse de palpiter, ton visage de rougir. Alors...

AMINE : Oh! Laisse-moi! Amine sait aimer.

SCÈNE III

ÉRIDON, AMINE, ÉGLÉ.

Éridon s'avance à pas lents, les bras croisés; Amine se lève et court au devant de lui; Églé reste assise et continue son travail.

AMINE, *le prenant par la main* : Mon bien-aimé!

ÉRIDON, *lui baisant la main* : Mon amie!

ÉGLÉ, *à part* : Quelle douceur!

AMINE : Les belles fleurs! Dis-moi, mon ami, qui te les a données?

ÉRIDON : Qui? Celle que j'aime.

AMINE : Comment?... Ah! ce sont les miennes! si fraîches encore, de la veille!

ÉRIDON : Quand j'obtiens quelque chose de toi, je sais l'apprécier. Mais celles que je t'ai données?

AMINE : J'en fais ces couronnes pour la fête.

ÉRIDON : Pour la fête! Comme tu vas briller! éveiller l'amour dans le cœur du jeune homme et la jalousie chez les jeunes filles!

ÉGLÉ : Réjouis-toi de posséder la tendresse d'une jeune fille à laquelle tant de rivaux prétendent.

ÉRIDON : Je ne puis être heureux lorsque tant de gens m'envient.

ÉGLÉ : Et cependant tu le pourrais, car qui est plus tranquille que toi?

ÉRIDON, *à Amine* : Parle-moi donc de la fête : Damétas y paraîtra sans doute?

ÉGLÉ, *vivement* : Il m'a dit qu'il n'y manquerait pas aujourd'hui.

ÉRIDON, *à Amine* : Mon enfant, qui choisiras-tu comme danseur? *(Amine garde le silence; Éridon se tourne vers Églé.)* Oh! veuille y penser; donne-lui celui qu'elle aimera le mieux.

AMINE : C'est impossible, mon ami, puisque tu n'y seras pas.

ÉGLÉ : Non, écoute, Éridon, je ne puis plus souffrir cela. Quel plaisir prends-tu à tourmenter ainsi Amine? Quitte-la, si tu crois qu'elle te soit infidèle; si tu crois qu'elle t'aime, ne la tourmente plus!

ÉRIDON : Je ne la tourmente point.

ÉGLÉ : Comment? Est-ce la rendre heureuse? Répandre, par jalousie, le chagrin sur son plaisir; toujours soupçonner, quand elle n'y donne jamais sujet; qu'elle...

ÉRIDON : Peux-tu donc me répondre qu'elle m'aime en effet?

AMINE : Moi, ne pas t'aimer! Moi!

ÉRIDON : Quand m'apprendras-tu à le croire? Qui s'est laissé dérober un bouquet par l'audacieux Damon? Qui a accepté ce beau ruban du jeune Thyrsis?

AMINE : Mon Éridon!...

ÉRIDON : N'est-ce pas, tu n'as pas fait cela? Les as-tu donc récompensés? Oh! oui, tu sais donner un baiser.

AMINE : Mon bien-aimé, ne le sais-tu pas?

ÉGLÉ : Oh! tais-toi : il ne veut rien savoir! Ce que tu peux lui dire, tu l'as dit depuis longtemps. Il l'a entendu, et pourtant il se plaint de nouveau. Que gagneras-tu? Si tu le lui dis aujourd'hui, il s'en ira content, et demain, ce seront plaintes nouvelles.

ÉRIDON : Et peut-être avec raison!

AMINE : Avec raison? Moi, infidèle? Amine te serait... Mon ami, peux-tu le croire?

ÉRIDON : Non, je ne puis, je ne veux pas.

AMINE : T'en ai-je, de ma vie, donné l'occasion?

ÉRIDON : Oui, tu me l'as souvent donnée.

AMINE : Quand est-ce que je fus infidèle?

ÉRIDON : Jamais! C'est là ce qui me tourmente : tu n'as jamais failli à dessein, mais toujours par légèreté. Ce qui me semble important, tu le tiens pour bagatelles; ce qui me chagrine, est pour toi insignifiant.

ÉGLÉ : Bon! Si Amine le prend légèrement, dis-moi quel tort cela peut-il te faire?

ÉRIDON : Elle me l'a souvent demandé; oui, certes, cela me fait tort!

ÉGLÉ : En quoi donc? Amine ne permettra jamais beaucoup aux autres.

ÉRIDON : Trop peu, pour la soupçonner, trop, pour la croire fidèle.

ÉGLÉ : Elle t'aime plus que jamais un cœur de femme n'aima.

ÉRIDON : Et elle aime la danse, le plaisir, les jeux, autant qu'elle m'aime.

ÉGLÉ : Celui qui ne peut le souffrir, qu'il aime donc nos mères !

AMINE : Tais-toi Églé ! Éridon, cesse de m'affliger ! Demande-le donc à nos amis, ils te diront comme j'ai pensé à toi, même quand nous avons ri et badiné loin de toi. Combien de fois, avec un chagrin qui empoisonnait mon plaisir, parce que tu n'étais pas auprès de moi, j'ai dit : « Que peut-il bien faire en ce moment ? » Oh ! si tu ne le crois pas, accompagne-moi aujourd'hui, et puis dis encore, si tu le peux, que je suis infidèle ! Je ne danserai qu'avec toi ; je ne te quitterai jamais. Ce bras, cette main ne presseront que toi. Si ma conduite te donne le plus léger soupçon...

ÉRIDON : Savoir se contraindre ne prouve pas que l'on aime.

ÉGLÉ : Vois ses larmes ; elles coulent en ton honneur. Je n'aurais jamais cru que ton cœur fût au fond si méchant. Une humeur jamais satisfaite qui ne connaît point de bornes et qui demande toujours plus, à mesure qu'on lui accorde davantage ; l'orgueil de ne jamais tolérer dans son cœur les petites joies de la jeunesse, pourtant bien innocentes, dominent tour à tour ton cœur odieux ; ni son amour, ni sa douleur ne te peuvent toucher. Elle m'est chère : tu cesseras de l'affliger à l'avenir. Il est pénible de te fuir, mais plus encore de t'aimer.

AMINE, *à part* : Ah ! pourquoi faut-il que mon cœur soit si plein d'amour !

ÉRIDON, *restant un moment immobile, puis s'approchant d'Amine timidement et la prenant par la main* : Amine, chère enfant, peux-tu encore me pardonner ?

AMINE : Ah ! Ne te l'ai-je pas déjà prouvé trop souvent ?

ÉRIDON : Cœur généreux, cœur d'or, laisse-moi à tes pieds...

AMINE : Lève-toi, mon Éridon.

ÉGLÉ : Pas tant de remerciements ! Ce que l'on sent avec trop de violence, on ne le sent pas longtemps.

ÉRIDON : Et cette violence avec laquelle je l'adore...

ÉGLÉ : Serait un bien plus grand bonheur, si elle était moins grande. Vous vivriez tranquilles, et ta peine et la sienne...

ÉRIDON : Pardonne-moi cette fois encore : je serai plus sage.

AMINE : Va, cher Éridon, me cueillir un bouquet ! S'il est de ta main, comme il va bien me parer !

ÉRIDON : Tu as déjà la rose !

AMINE : Son cher Lamon me l'a donnée. Elle me va bien.

ÉRIDON, *avec dépit* : Fort bien !

AMINE : Cependant, mon ami, je te la donne, afin que tu ne sois pas fâché.

ÉRIDON, *acceptant la rose et baisant la main d'Amine* : Je vais à l'instant t'apporter des fleurs.

Il s'éloigne.

SCÈNE IV

AMINE, ÉGLÉ, *puis* LAMON

ÉGLÉ : Bon cœur ! Pauvre enfant ! Ce n'est pas comme cela que tu réussiras ! À mesure que tu lui donnes davantage, son orgueilleux appétit s'accroît. Prends garde, il finira par te prendre tout ce que tu aimes.

AMINE : Pourvu que je ne le perde pas, lui, c'est là la seule chose qui m'inquiète.

ÉGLÉ : Que c'est beau ! On voit bien que tu n'aimes pas depuis fort longtemps. Au commencement, c'est ainsi que vont les choses : a-t-on donné son cœur, on ne pense à rien, si l'on ne pense pas à son amant. A-t-on lu, dans ce temps-là, un roman langoureux ; comme celui-ci aimait tendrement ; comme celui-là était fidèle ; comme ce héros était sensible ; comme il était grand dans le péril ; comme l'amour doublait ses forces dans le combat... tout cela nous tourne entièrement la tête ; nous croyons nous retrouver, nous voulons être malheureuses, nous voulons triompher. Un jeune cœur est facilement impressionné par un roman, mais davantage encore, un cœur qui aime. Nous aimons ainsi jusqu'au jour où nous comprenons

que nous qui croyions être fidèles étions tout simplement des folles.

AMINE : Ce n'est pourtant pas mon cas.

ÉGLÉ : Oui, dans ses transports, un malade dit souvent au médecin : « Je n'ai pas la fièvre. » Le croit-on sur sa parole? Jamais. Malgré toute sa résistance, on lui donne la potion. C'est ainsi qu'il faut te la donner.

AMINE : C'est ainsi qu'on parle à des enfants; appliqué à moi, c'est ridicule. Suis-je une enfant?

ÉGLÉ : Tu aimes.

AMINE : Toi aussi.

ÉGLÉ : Eh bien! Aime comme moi! Apaise la tempête qui t'a secouée jusqu'aujourd'hui! On peut être fort calme, et pourtant aimer très tendrement.

LAMON, *rentrant* : Voici le ruban.

AMINE : Très beau!

ÉGLÉ : Que tu as tardé longtemps!

LAMON : J'étais allé vers la colline; là, Chloris m'a appelé. J'ai dû parer son chapeau de fleurs.

ÉGLÉ : Que t'a-t-elle donné pour cela?

LAMON : Quoi? Rien. Elle s'est laissé embrasser. Quoi qu'on fasse, on n'obtient pas d'une jeune fille d'autre récompense qu'un baiser.

AMINE, *montrant à Églé la couronne avec le nœud* : Cela va-t-il ainsi?

ÉGLÉ : Oui, donne!... *(Elle attache la couronne à Amine de sorte que le nœud tombe sur l'épaule droite. Pendant ce temps, elle parle avec Lamon.)* Écoute, on va bien s'amuser aujourd'hui.

LAMON : Il y aura un beau boucan! On ne sent la joie qu'à demi lorsqu'on la sent modestement, et qu'on est longtemps à se demander si notre amant permet ceci et la bienséance cela.

ÉGLÉ : Tu n'as pas tort.

LAMON : Oui, certes.

ÉGLÉ : Amine, assieds-toi. *(Amine s'assied; Églé lui fixe les fleurs dans les cheveux; en continuant la conversation.)* Viens, rends-moi donc le baiser de ta Chloris.

LAMON : De bon cœur; le voici.

Il l'embrasse.

AMINE : Ce que vous êtes étranges!

ÉGLÉ : Si Éridon l'eût fait ainsi, ce serait un bonheur pour toi.

AMINE : Certes, il ne se permettrait pas d'embrasser une autre que moi.

LAMON : Où est la rose?

ÉGLÉ : Elle a dû la lui donner pour l'apaiser.

AMINE : Je dois être complaisante.

LAMON : Fort bien! Pardonne-lui, et il te pardonnera. Oui, oui, je vois bien que vous vous tourmentez à l'envi.

ÉGLÉ, *achevant d'ajuster Amine* : Voilà qui est fait.

LAMON : Charmant!

AMINE : Ah! Pourquoi n'ai-je pas déjà les fleurs qu'Éridon doit m'apporter?

ÉGLÉ : Attends-le ici. Je vais m'occuper de ma parure. Viens, Lamon, viens avec moi! Nous te laissons seule et nous reviendrons bientôt.

SCÈNE V

AMINE, *puis* ÉRIDON

AMINE : Oh! quelle tendresse, quel bonheur digne d'envie! Que je voudrais, si cela dépendait de moi, voir Éridon de bonne humeur, et moi, heureuse!... Si je ne lui avais pas donné tant de pouvoir sur moi, il vivrait plus heureux, et moi, plus contente. Et si j'essayais de lui retirer ce pouvoir, par ma froideur? Mais ma froideur ne fera qu'enflammer sa colère! Je connais son courroux : comme je tremble de le sentir! Mon cœur, que tu joueras mal ce rôle pénible! Mais, si tu réussissais aussi bien que ton amie, et que ce soit toi qui lui fasses la loi à l'avenir, comme il te l'a faite jusqu'à présent!... C'est aujourd'hui que l'occasion se présente : pour ne pas la laisser échapper, je veux sur-le-champ... Il vient, mon cœur, de la fermeté!...

ÉRIDON, *lui présentant des fleurs* : Elles ne sont pas trop belles, mon amie. Pardonne-moi, je les ai cueillies à la hâte.

AMINE : Il suffit qu'elles viennent de toi.

ÉRIDON : Elles ne sont pas aussi belles que l'étaient ces roses que Damon t'avait dérobées.

AMINE, *les plaçant à son corsage*: Je les garderai bien; là où tu demeures doit être aussi la demeure de ces fleurs.

ÉRIDON: Sont-elles bien gardées là?...

AMINE: Crois-tu peut-être?...

ÉRIDON: Non! Je ne crois rien, mon enfant; c'est seulement de la crainte que je ressens. Parmi les jeux folâtres, quand le plaisir de la danse, le bruit de la fête le distraient, le cœur le plus fidèle oublie ce que la sagesse lui conseille et ce que le devoir lui commande. Il se peut bien qu'au milieu des plaisirs tu penses souvent à moi; mais tu n'as pas le sérieux nécessaire pour contenir les libertés qu'un jeune homme s'arroge, dès qu'une jeune fille, en plaisantant seulement, lui passe quelque chose; un vain orgueil prend aisément pour de la tendresse, ce qui n'est qu'une taquinerie.

AMINE: Il suffit qu'il se trompe. Un peuple de soupirants peut bien tourner autour de moi, mais toi seul possèdes mon cœur, et dis-moi, que veux-tu de plus? Tu peux bien permettre à ces soupirants de me regarder. Ils s'imaginent je ne sais quoi...

ÉRIDON: Non, il ne faut pas qu'ils s'imaginent quoi que ce soit. C'est là ce qui me chagrine. Je sais, il est vrai, que tu es à moi; mais quelqu'un d'eux se croit peut-être favorisé comme moi. Ses yeux rencontrent les tiens, et déjà il croit t'embrasser, et triomphe même de t'avoir enlevée à moi.

AMINE: Eh bien! trouble son triomphe! Mon bien-aimé, viens avec moi; fais-leur voir la préférence que tu...

ÉRIDON: Je te remercie. Il serait cruel d'accepter le sacrifice. Mon enfant, tu rougirais de ton mauvais danseur. Je sais à qui, au bal, votre orgueil donne la préférence; c'est à celui qui danse avec grâce, et non à celui que vous aimez.

AMINE: C'est la vérité.

ÉRIDON, *avec une raillerie contenue*: Oui! Hélas! Pourquoi n'ai-je pas le don de ce léger Damarens que l'on vante si fort! Avec quel charme ne danse-t-il pas!

AMINE: Si bien que nul ne l'égale.

ÉRIDON: Et chaque jeune fille...

AMINE: L'estime...

ÉRIDON: L'aime pour cela!

AMINE: Peut-être.

ÉRIDON: Peut-être? Malédiction!... Certainement!

AMINE : Pourquoi te démener ainsi?

ÉRIDON : Tu le demandes? Ne me tourmentes-tu pas? J'en deviendrai enragé.

AMINE : Moi? Dis, n'es-tu pas l'auteur de ta souffrance et de la mienne, cruel Éridon? Comment peux-tu donc être ainsi?

ÉRIDON : Je ne peux faire autrement : je t'aime. C'est l'amour qui me fait me plaindre. Si je ne t'aimais pas autant, je ne te tourmenterais pas. Je sens mon tendre cœur ravi de joie, quand ton œil me sourit, quand ta main me presse. Je rends grâces aux dieux qui m'ont donné ce bonheur; mais je le veux pour moi seul, nul autre ne doit en jouir.

AMINE : Eh bien, de quoi donc te plaindre? Nul autre n'en jouit jamais.

ÉRIDON : Et pourtant tu souffres leur présence; non, tu devrais les haïr.

AMINE : Les haïr! Et pourquoi?

ÉRIDON : Parce qu'ils t'aiment.

AMINE : La belle raison!

ÉRIDON : Je le vois, tu ne veux pas les affliger; il faut que tu les ménages; ton plaisir serait moins vif, si tu ne...

AMINE : Éridon, tu es bien injuste. L'amour nous ordonne-t-il de renoncer à l'humanité? Un cœur qui en aime un autre ne peut haïr personne. Ce tendre sentiment n'en souffre aucun si affreux, du moins chez moi.

ÉRIDON : Comme tu défends bien l'orgueilleux plaisir que trouve le sexe tendre à tromper vingt fous, quand vingt fous se mettent à genoux devant lui! Aujourd'hui est un grand jour qui nourrit ton orgueil; aujourd'hui tu en verras plus d'un t'adorer comme une déesse; plus d'un jeune cœur s'enflammera encore pour toi; à peine trouveras-tu assez de regards pour tous tes serviteurs. Pense à moi quand la troupe de ces insensés te charmera : je suis le plus grand de tous! Va!

AMINE, *à part* : Fuis, faible cœur! il triomphe! Ô dieux! Est-il donc au monde pour troubler tous mes plaisirs? Ma misère durera-t-elle donc pour ne jamais cesser? *(À Éridon.)* Du lien léger de l'amour, tu fais un joug pesant; tu me tourmentes comme un tyran, et moi? je t'aime encore! À tes colères, je réponds avec toute ma tendresse; je te cède en tout, et cependant, tu n'es pas satisfait. Que n'ai-je pas sacrifié? Ah! Cela ne te suffit jamais. Tu veux

encore le plaisir d'aujourd'hui? Eh bien, tu l'auras! *(Elle enlève la couronne de sa tête, elle la jette, et poursuit avec un calme forcé.)* N'est-il pas vrai, mon bien-aimé? tu me vois avec plus de plaisir comme cela, que parée pour la fête? Ta colère n'est-elle pas apaisée? Tu es là debout. Tu ne me regardes pas? Es-tu fâché contre moi?

ÉRIDON, *tombant à ses pieds.* Amine!... honte et repentir! pardonne; je t'aime! Va à la fête!

AMINE: Mon ami, je resterai avec toi. De tendres chansons nous feront passer le temps.

ÉRIDON: Chère enfant, va!

AMINE: Va, va chercher ta flûte.

ÉRIDON: Tu le veux.

SCÈNE VI

AMINE, *seule*

AMINE: Il me semble affligé, et en secret il est transporté de joie. Toute tendresse envers lui sera en pure perte. Est-il ému de ce sacrifice! Il semble à peine en être touché. Il le tient pour un devoir. Que veux-tu, pauvre cœur? Tu murmures, tu oppresses mon sein. Ai-je mérité cette douleur? Oui, tu la mérites. Tu le vois, il ne cesse pas de t'affliger, et pourtant tu ne cesses pas d'aimer. Je ne le souffrirai pas plus longtemps. Silence. Ah! déjà j'entends là-bas la musique. Le cœur me bat; mon pied veut courir. Je veux? Qu'est-ce qui oppresse de la sorte mon sein agité? Quelle angoisse je sens! Des flammes brûlantes dévorent mon cœur. Courons à la fête! Ah! il me retient. Fille infortunée! Voilà donc le bonheur de l'amour! *(Elle se jette sur le gazon et pleure. À l'entrée de Lamon et d'Églé, elle se lève et s'essuie les yeux.)* Malheur! Ils viennent! Comme ils vont se railler de moi!

SCÈNE VII

AMINE, ÉGLÉ, LAMON

ÉGLÉ: Vite! La troupe s'en va! Amine!... Comment?... Des larmes?...

LE CITOYEN GÉNÉRAL
Notice 1672
Notes 1676

LES RÉVOLTÉS
Notice 1678
Notes 1685

CE QUE NOUS DONNONS
Notice 1686
Notes 1690

LA FILLE NATURELLE
Notice 1692
Notes 1702

PANDORA
Notice 1703
Notes 1712

LA GAGEURE
Notice 1714

FAUST
Notice 1717
Notes 1754

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

LE CAPRICE DE L'AMANT
LES COMPLICES
GŒTZ DE BERLICHINGEN À LA MAIN DE FER
MAHOMET
PROMÉTHÉE
SATYROS OU LE FAUNE FAIT DIEU
LES DIEUX, LES HÉROS ET WIELAND
VIE TERRESTRE DE L'ARTISTE
L'ARTISTE DIVINISÉ
APOTHÉOSE DE L'ARTISTE
CLAVIGO
CLAUDINE DE VILLA BELLA
STELLA
FRÈRE ET SŒUR
LE TRIOMPHE DE LA SENSIBILITÉ
IPHIGÉNIE EN TAURIDE
EGMONT
TORQUATO TASSO
LE GRAND COPHTE
LE CITOYEN GÉNÉRAL
LES RÉVOLTÉS
CE QUE NOUS DONNONS
LA FILLE NATURELLE
PANDORA
LA GAGEURE
FAUST
LE SECOND FAUST

Introduction par Pierre Grappin
Notices et Notes

Goethe à l'âge de 27 ans.
Gravure anonyme, fin XVIII^e siècle.